

V.I.F.

VERY IMPORTANT FANZINE

INTERVIEW
Avec
STIV
BATORS



AVRIL 2018

NUMERO # 9

BD - CONCERTS - MATOS - POSTER "Le Déjeuner sur l'herbe" - VIV ALBERTINE - EQUARRISSAGE

MATOS - STIV BATORS - INTERVIEW - RADIO - CHRONIQUES CINEMA - DISQUES

VENUS L'À FAIT



The Courettes – 16 mars – Chez Chriss
 Red Eye Ball – 31 mars – Chez Chriss
 Grand Final – 13 avril – Chez Chriss
 The Madcaps – 3 mai – Chez Chriss
 Gang Of Venus – 12 mai – Chez Chriss
 The Schizophonics + TRITS – 19 mai – Le Kubb
 MJ Halloran & The Sinners – 17 juin – Chez Chriss



Adhère à l'asso : venusinfuzz@yahoo.com !

Toutes les infos sur notre site : venusinfuzz.com
 et notre page Facebook :
www.facebook.com/venusinfuzzasso

La rédaction

L'équarisseur
 Yoyoman
 Vince Van Guff
 Guillaume
 Laury
 Axel Verlaine
 Sophie
 Thibault

Photos

Vincent Connétable
 Fabienne Forfait

Illustrations

Méto - Armand



POST MORTEM INTERVIEW

SONIC REDUCER

STIV BATORS

YO : Bonjour Mr Bator, content et fier de vous rencontrer, le chemin fut long mais je suis venu en taxi...

Stiv Bators : Mouais ! Un peu de mauvais goût l'allusion au taxi Mr Yoyoman. J'étais fatigué ce jour de juin 1990 à Paris, je ne l'ai pas vu arriver c'est tout ! J'ai pas voulu attendre aux urgences et j'en suis mort...

YO : Désolé de mon humour douteux Mr Stiv, il paraît que vos cendres ont été dispersées sur la tombe de Jim Morrison au père Lachaise ?

SB : Oui c'est vrai mais ma compagne, Caroline, en a gardé un peu dans le nez au passage.. haha ! Pour me garder en elle pour toujours !

YO : C'est le cinéaste Sam Waters qui raconte ça. Vous avez joué dans un de ses films je crois ?

SB : Dans Polyester avec Divine en 81, Sam est un vieil ami. J'y jouais un badboy, le film était même en odorama.

YO : Les Deadboys était un groupe de badboys aussi, on les comparait aux Sex Pistols version US à l'époque.

SB : Nos prestations scéniques au CBGB étaient plutôt trashes et violentes. Quant aux Sex Pistols ... Bah McLaren nous a aussi « emprunté » quelques idées comme une certaine imagerie nazie.

YO : Et ensuite chez les Lords Of The New Church, on tend plus vers le gothique, c'est plus sombre et plus pop en même temps,

SB : Oui mais les prestations scéniques étaient toujours là...

YO : Comme à l'Exo 7 en 83 : du gros son, de l'énergie... J'ai quand même un p'tit faible pour les Lords, puis y'avait du beau monde avec vous : Brian James des Damned, Nick Turner des Barracudas et Dave Tregunna des Sham 69.

SB : Ouais j'étais pas mal entouré faut le dire !

YO : Et maintenant ? Vous avez rejoint pas mal de monde .

SB : Bah oui ! Notre projet de groupe avec Dee Dee Ramones et Johnny Thunders va enfin pouvoir voir le jour... enfin, façon de parler ! Et puis ça sera en acoustique.

YO : Pourquoi ?

SB : Y a pas d'électricité ici.

YO : La tournée risque d'être interminable.

SB : Concerts pour l'éternité ! Haha..

YO : Alors plutôt « Sonic Reducer » ou « Russian Roulette » ?

SB : Déjà Sonic Reducer est un morceau des Rocket From The Tombs à la base mais mythique parmi les morceaux Punk US. Quant à Russian Roulette, ça c'est indémodable pour moi !

YO : Et oui ! On l'entend même souvent en ce moment, repris par le célèbre cover band Gang Of Venus.

SB : Connais pas...

YO : J'ai une petite requête Stiv, pouvez vous me faire, maintenant, juste pour moi votre célèbre et inimitable Hueuurrrght !!

SB : HUEUURRRGHT !!!...

YO : Ho merci ! J'adore ! Une reformation des Lords en 2001 par B. James et D. Tregunna, avec un chanteur inconnu et un nouvel album en votre hommage. Vous en pensez quoi ?

SB : D'la merde ! Juste un moyen qu'a trouvé Brian pour se faire du fric... pfff ! Surtout que j'avais fini par le virer du groupe Hahah !

YO : Vous avez du vous retourner dans votre tombe ! Les Lords sont morts avec vous de toute façon.

SB : Oui t'as raison Yoyoman, j't'aime bien tu sais !

YO : Merci Stiv, flatté je suis mais je dois vous quitter... Mon taxi m'attend.

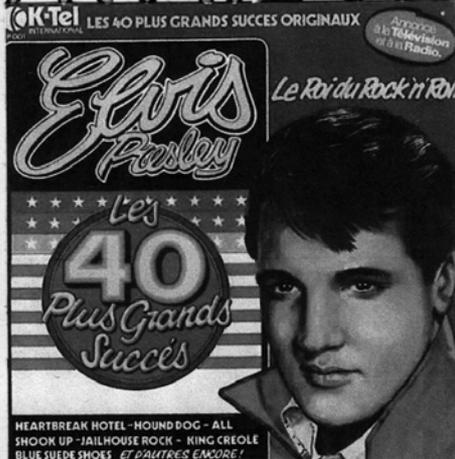
SB : Connard !



Stiv Bators

EQUARRISSAGE POUR TOUS !

AVRIL 77



Date de mon dépucelage rock'n'rollien. Avec l'argent de mon anniversaire, j'achète la compil: "ELVIS PRESLEY: les quarante plus grands succès". Et là, la révélation, c'est ça que j'attendais... Remarque sur la pochette était inscrit "le roi du Rock'n'roll". Ça ne pouvait être que fantastique. A en croire mon entourage, le r'n'r c'était Johnny Hallyday... On m'avait menti...

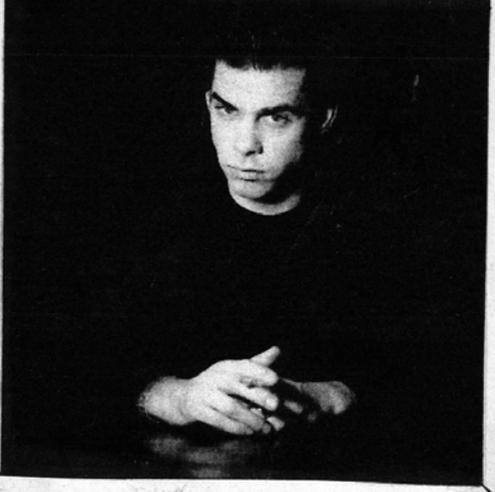
DIEU EXISTAIT BEL ET BIEN, MAIS EN LA PERSONNE D'ELVIS.

4 mois plus tard, me voilà orphelin = le DIEU est MORT —

LETTE FIGURE METTRA QUELQUES TEMPS A RESSURGIR, 8 ANS PLUS TARD POUR ÊTRE PRÉCIS ET SOUS D'AUTRES TRAITS, BIEN SUR...

Au détour d'une chronique de disques, un album m'intrigue. Sur la pochette = un inconnu me regarde, photo en main et blanc, cache blanc, un homme, sombre, les mains croisées cigarette entre les doigts. Le journaliste finit sa critique en écrivant que la musique du mec est la quintessence des CRAMPS. Eux, je les connais, cette remarque m'intrigue.

J'ACHÈTE LE DISQUE



SON TITRE: "THE FIRSTBORN IS DEAD", référence à JESSE GARON PRESLEY, jumeau jerné d'ELVIS, mort à la naissance. Le premier titre TUPELO... La ville de sa jeunesse. Trop de références, ouais, je sais, c'est casse-gueule. Mais là, la magie opère, les coups de tonnerre qui sacrèrent ce titre milléminent.

L'ÂME D'ELVIS SE DRESSE DEVANT MOI

J'ai retrouvé sa flamme. Je ne vois pas trop le parallèle avec la musique des CRAMPS (comme l'annonçait la critique!).

C'EST AVANT TOUT UN GRAND DISQUE DE BLUES "MODERNE"



Il fallait que je vois la bête, prochaine étape, le concert. Ce fut grandiose (mis à part une première partie hors propos...). Une AMBIANCE

qui gout les pétaches = 4 types décharnés velus de main

Du «White rock» au Garage : quand le Rock'n'Roll se mécanise

Pour commencer je vous épargnerai la blague entre le terme « Garage » et le fait que je ne fais pas de mécanique. Beaucoup d'entre vous qui lisent les pages de Venus in Fuzz affectionnent particulièrement ce style musical, ce qui n'est pas mon cas à 100%.

Vidange ou changement d'alternateur je ne sais pas foutre grand-chose de mes 10 doigts à part écrire deux/trois conneries et mettre des skeuds sur une platine. Question skeuds y a d'quoi creuser. Le Garage, comme tout style musical, prend bien sa source quelque part, et je me permets d'affirmer qu'il nous vient de chez l'Oncle Sam. Pour les aficionados de Rock'n'Roll 50's, cette secte dont je fais partie, il est un courant musical bien défini de la fin de cette décennie que l'on appelle en France le « White rock ».

Nul doute que le terme fût mal compris, lorsqu'il apparut au début des années 80', car ce style définit uniquement les jeunes blancs becs essayant de reproduire le son des black rockers tels que les screamers Little Richard, Screamin' Joe Neal ou encore Bunker Hill. La plupart de ces titres de « White rock » provenaient essentiellement des Etats du Nord, comme par exemple le Michigan ou le Minnesota. La raison à cela réside dans le fait que les grandes villes du Nord avaient tendance à avoir un son plus « électrique » que les villes du Sud qui tendaient plus au rock-a-billy acoustique ou bien au country blues.

Pour faire un bon « white rock » il nous faut : de la gratte électrique, de la batterie, une basse et non une contrebasse, un vocal hurleur mais pas toujours. Le saxophone est un plus. En résultent de superbes morceaux comme Richie Deran – A girl and a hot rod/Little Willie (Pontiac – 1960), The Dazzlers – Gee whiz /Somethin' baby (Lee – 1958), Mickey Hawks and his Night Raiders avec les classiques Bip bob boom, Rock and roll rhythm ou encore Cottonpickin', les instrus incisifs et primitifs comme The Busters – Bust out (Arlen – 1963), Rodney and the Blazers – Summertime Rock ou Ron Thompson qui nous sort des riffs de gratte assassins avec son Switchblade.



Puis soudainement, dirons-nous, les rockers ont laissé tomber les coupes gominées et les chouettes sapes pour se faire des coupes au bol « à la Beatles » et se fringuer avec des chemises un peu plus...colorées si j'puis dire.

Au niveau musical les synthés ont commencé à faire leur apparition, et c'est l'instrument qui donna ses lettres de noblesse au style Garage (exemple : The Nation Rocking Shadows de Floride avec leur Anesthésia ou The Brogues avec leur Miracle worker sur Challenge).

Se cantonner à cet instrument pour définir le style serait une erreur, puisque pléthore (ça veut dire plein) de titres se sont faits sans cet espèce de piano psyché. Prenez une liste non-exhaustive comme The Coastliners – I'll be gone (Back Beat – 1966), The Hangmen What a girl can't do (Monument – 1965), The Rangers – Justine (Challenge – 1964), The Lyrics – So what/They can't hurt me (Era – 1965), The Illusions – City of people (Michelle-1966), ou encore The Atexs – I said move (Staff).



The Dazzlers

Le Saint Graal du style réside probablement dans l'ultra-sauvage Can it be de The Savoy's avec leur gratte fuzz à la limite de la saturation. Ce skeud Made in Illinois est une pure rareté et sa côte dépasse les 2500 euros selon l'état.

Bref, tout ça pour vous dire que parfois la frontière entre 2 styles/courants musicaux est bien mince, et que les étiquettes qu'on y colle peuvent varier d'une personne à une autre. Alors pour écouter un bon white rock (ou Ouatte rauque) pas b'soin d'coton tige : une binouze et une augmentation du volume de votre ampli hi-fi suffira amplement.

Keep on rockin'... and rollin' !
Tib



Little Richard



Bunker Hill



Photo : Vincent Connétable



MANCHESTER

PART 2

Looking For Eric

Je les vois déjà hurler à la mort les ayatollahs du bon goût, les princes du cool, les dernier chevaliers de la **Sainte Croisade Rock and Roll**. J'entends d'ici les sanglots longs des violons de l'automne, les plaintes habituelles et les rôles célestes du type :

- QUOI ? Du football dans le Fanzine de Venus ? Nan mais t'imagines DeeDee Ramone jouer au foot comme un con ?
- Bah nan c'est clair !
- Ou bien Joey qui tape un sprint ?
- Bah nan ! Enfin c'est pareil, lui il pouvait pas...

Il n'empêche mon ami (le vieux rocker) qu'en cette période de coupe du monde : le soleil qui s'abat sur les balcons de la rue de Pannette, l'odeur de l'herbe fraîchement coupée et l'album GROTESQUE de The Fall qui tourne en boucle sur la platine, moi ça me

donne grave envie de taper dans le ballon rond, une cannette de Pils à la main et le maillot du King sur les épaules. (Le col relevé comme il faut évidemment...) Malheureusement, un niveau de jeu fort discutable et un genou plus en vrac que Sid Vicious sous héroïne me tiennent éloigné des terrains pour quelques temps encore.

Privé donc de retournés acrobatiques ou autres simulations et coups bas en tout genre, je décide d'assouvir ma passion dans les pages de ce FANTASTIQUE fanzine.

Et puisqu'ici, dans la patrie d'Edouard Balladur et de la tête de veau, il semble presque impossible d'associer concerts dans les caves et fumigènes dans les kops (exception faite du magnifique Red Star et de son projet d'éducation populaire plus à gauche que Jean-Luc Mélenchon) un coup d'oeil rapide s'impose chez nos frères ennemis d'outre-Manche.

Rock and Foot - Une histoire d'amour solitaire

MANCHESTER. Et Mark E Smith d'abord, en fan austère de Manchester City. Entre deux pamphlets existentialistes et quelques bonnes pintes de Lager, il est assez savoureux d'imaginer le M.E.S affalé comme un bœuf sur son canapé, au bord des larmes quand son équipe favorite se prend une valise sur ses terres. Nous ne parlerons pas des frères Gallagher qui posent vêtus de l'horrible tunique bleu ciel à l'époque de leur premier album. Joy Division ? Allons-y. Les mots sont de Martin Hannett qui décrira le groupe en ces termes : Un génie et trois supporters de Manchester United.

Man United et ses légendes faustiennes. Georges Best, un dieu parmi les hommes. L'irlandais play boy et véritable rock'n roll hero d'Old Trafford. Une pop star avant l'heure, déchainant les passions autant sur le terrain qu'au comptoir d'un pub.

Ryan Giggs, le fidèle gallois, à qui on refusa régulièrement l'entrée de l'hacienda, parce qu'il défendait les couleurs de United et non celles de City !

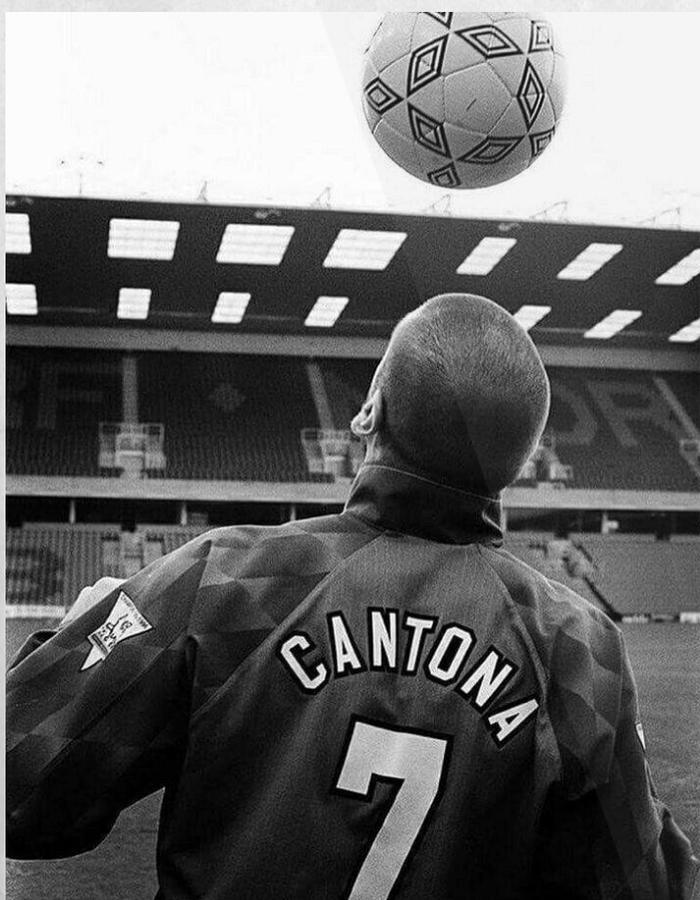
Et puis le King. Eric, pas l'autre. Cantona, celui qui fit vibrer mon cœur d'enfant dans les 90's. L'élégance, le génie, la fureur et la violence. Lui qui a conquis avec classe le cœur si froid de Manchester.

Et puis ce coup de latte mythique porté en tribune.

Et puis cette suspension terrible.

Et puis ce retour grandiose contre le rival absolu, Liverpool.

Parler de Canto, c'est raviver la flamme de l'insoumission, c'est battre le (pavé) gazon la tête haute, le regard fier.



Pas besoin de diplôme pour faire la révolution. Encore moins pour devenir une légende.

Viv Albertine

« J'ai toujours pensé que mon lot précis de caractéristiques - pauvreté, North London, collège public, logement social, fille - ne m'a pas équipée pour réussir. Devant les Sex Pistols, je prends conscience que c'est la première fois que je vois un groupe sans que des barrières nous séparent. Des idées qui me trottaient derrière la tête depuis des années passent au premier plan... [...] Cette fois ça y est. Je ne vois pas seulement cet autre univers auquel j'ai toujours voulu appartenir, je vois aussi la passerelle qui y conduit. »

« Des pulls en mohair aux mailles si larges qu'on voit tout à travers, des t-shirts lacérés barrés d'inscriptions à la main, des coutures et des étiquettes à l'extérieur, révélant la fabrication du vêtement : ces attitudes transparissent dans la musique que nous faisons. On a le droit de ne pas être parfait, de laisser voir les rouages de sa vie et de son esprit dans des chansons et des habits. C'est ce qui nous rend si impitoyables envers nos manquements respectifs, et caustiques envers le laisser-aller. »

« Parmi les nombreux points sur lesquels on se rejoint toutes, il y a la haine du deux poids deux mesures, la haine des faux culs et le fait que nous ne mâchions pas nos mots pour envoyer chier les pauvres bourgeois qui ont le malheur de nous croiser sans avoir sérieusement réfléchi à la vie »



Punk un jour, punk toujours. Viv Albertine, elle déconne pas. Son autobiographie, parue l'année dernière, le prouve. Le langage est franc, sauvage, brut. Elle est drôle, émouvante, crue. Et c'est un régal de dévorer ces presque 500 pages racontant l'histoire vraie d'une jeune fille londonienne, immigrée australienne, biberonnée aux Beatles, qui craque volontiers sur les mecs beaux et ténébreux, qui devient punk - la vraie punk, pas la groupie ! - puis une femme qui tente de se ranger et de (sur)vivre dans l'ère post-punk. Pas toujours facile.

De fringues, de musique et de mecs

L'ouvrage est bourré d'anecdotes et de photos très bien légendées sur les débuts du punk, sur les Sex Pistols, sur les Clash - Viv Albertine ayant été de longues années l'amoureuse de Mick Jones -, sur Johnny Thunders, sur le magasin SEX de Vivienne Westwood, notamment. La musique, les mecs et les fringues, quoi.



Bien évidemment, la guitariste revient sur la formation des Slits, sa rencontre/confrontation avec la jeune et tourmentée Ari Up, la difficulté de s'accorder sur les compositions, d'exister artistiquement dans un monde de mecs. Mais ces filles-là ont des couilles. Sans être ouvertement féministes, elles méprisent le chauvinisme mâle et les systèmes hiérarchiques.

Des disques, des tournées, dont une américaine assez harassante : une vie à la marge qu'il a pourtant fallu mettre de côté passé le début des années 80. Le déclin du punk. L'abandon du groupe par sa maison de disques. Un climat musical qui change, « plus carriériste ». Retour à la case départ. Maintenant, il faut tenter de vivre une nouvelle vie. « Je suis renvoyée dans le monde comme une graine hélicoptère qui tournoie dans le vent ».

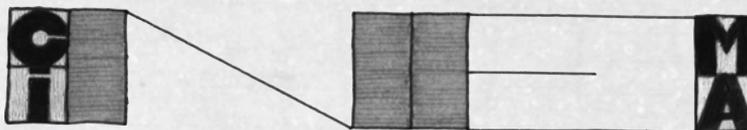
Et cette deuxième partie de l'autobiographie de Viv Albertine est tout aussi passionnante. Sans pathos, elle raconte son mariage avec le Motard qui nie ce passé qu'il juge peu glorieux, sa bataille pour devenir mère, le cancer qui la terrasse dans la foulée (et qu'elle vainc), sa vie de femme au foyer, et le retour final de la flamme musicale.

« Je frappe la guitare, je gratte les cordes sauvagement, aller et retour. De ce coup de sang jaillit un riff étrange mais très dans la lignée de Viv - oriental, modal, avec plein de cordes à vide - et je sais que je suis de retour. »

Avec Viv Albertine, le punk n'est définitivement pas mort, il revêt dans cette autobiographie une réalité bien différente des clichés et ça, ça fait franchement du bien.



VIV ALBERTINE - De fringues, de musique et de mecs (ed. Buchet-Chastel) 22 €



Pour accéder à ce paradis, chaque année tous les jeunes de 20 ans ont une seule chance, participez au "Processus". Une succession de tests énigmatiques devant définir les 3% les plus méritants, les plus intelligents, les meilleurs concitoyens pour "l'Autre Rive". Pour les autres c'est retour à la misère avec la honte d'avoir échoué.

La série choisi de suivre quelques participants à travers ces épreuves. Des jeunes aux profils différents, emplis d'espoirs n'aspirant qu'à une vie meilleure, ou bien, au contraire, désabusés prêts à tout, mais aussi des révoltés face à cette société injuste et totalitaire.

Les personnages sont plutôt attachants, les acteurs sont bons, leurs réactions sont logiques et humaines.

Les flash-backs sur leurs vies dans le ghetto permettent de mieux comprendre leurs comportements, leurs états d'âmes. Ils permettent aussi de comprendre la place du « Processus » dans la société. Devenu presque une religion, il représente l'espoir pour les enfants, les jeunes mais aussi pour les parents qui rêvent d'une vie meilleure pour leur enfant. Mais elle est aussi source d'une rébellion.

3% ce taux résonne, 3% des plus riches face à tous les autres.

Un taux délirant mais pas réel car aujourd'hui, dans notre monde, c'est 1% de la population qui est aussi riche que les 99% restants

La série 3%, elle, nous entraîne dans une société dystopique, divisée en deux : d'un côté les riches (3% de la population) vivant sur une île aussi paradisiaques que mystérieuse où la crème de la crème prospérerait dans la paix, le confort et l'abondance et de l'autre les pauvres, 97% regroupés dans des favelas insalubres et violentes.

Une base bien classique, qui n'est pas sans rappeler les Divergente, Hunger games ou Battle royale. Mais pour les amateurs du genre cela reste irrésistible.

Ici, il n'y a pas de héros ou de surhommes, seulement des personnes face à leurs choix et face à un système extrêmement dur, parfois injuste. Très rapidement, on se laisse donc prendre au jeu, on s'identifie, on commence à imaginer quels seraient nos réactions, nos succès, nos échecs, nos trahisons aussi.

Les tests sont plutôt réussis, même si le sujet aurait pu permettre plus d'originalité, mais ils font parfois ressortir les pires travers des individus. Jusqu'où peut-on aller pour atteindre cette unique porte de sortie ?

La série est brésilienne, un pays lui même ravagé par les inégalités et la violence. Il faut reconnaître à netflix de savoir parfois nous sortir des séries américaines, et ce n'est pas désagréable.

La mise en scène est plutôt léchée mais souffre parfois de manque de budget. Le suspense est présent même si la série (comme souvent) peut souffrir de quelques problèmes de rythme.

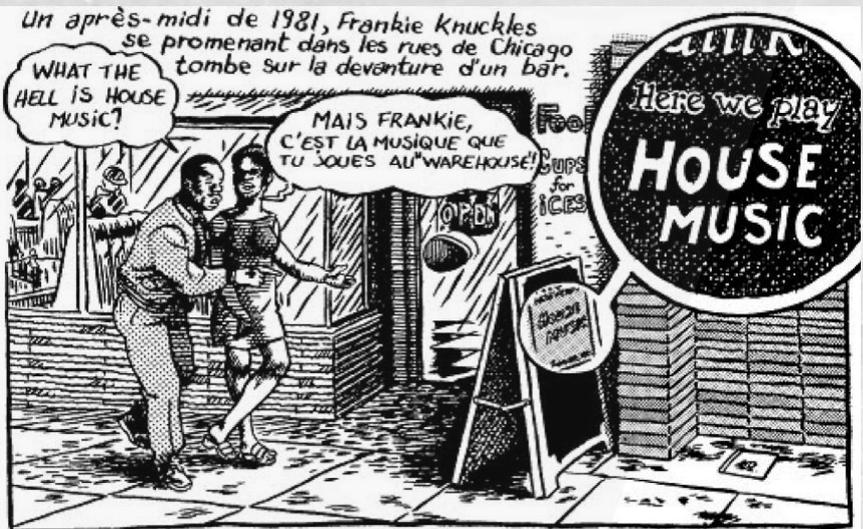
Le succès a bien sûr donné lieu à une saison 2, ce qui gâche un peu la fin (qu'on aurait espéré plus radicale), et ne m'attire pas du tout. Cette saison est une histoire qui me semble complète. Je vous laisse vous faire votre avis.



Pour cette nouvelle chronique, un petit tour à l'époque des radios pirates, une histoire en BD de l'émergence des musiques électroniques populaires et une héroïne complètement badass ayant inspiré Tarantino sont au programme !

Guillaume

La première bande dessinée, *Interférences* (Scénario de Laurent Galandon, Dessins de Jeanne Puchol ; Ed. Dargaud) nous ramène à l'époque giscardienne à laquelle ont émergé de nombreuses radios pirates, notamment à Paris. Alban et Pablo, deux amis d'enfance, rencontrent Douglas, un anglais ayant travaillé sur Radio Caroline, la célèbre radio pirate qui émettait d'un bateau ancré en mer du Nord à partir des années 60 pour contrer le monopole de la BBC. Avec lui, ils décident de lancer leur propre radio pirate, Radio Nomade, contournant ainsi les interdictions d'émettre du gouvernement du moment. Le tout est raconté sous forme de flashback, l'accroche étant une émission enregistrée à la maison de la radio et dans laquelle est invité Alban pour revenir sur son expérience. L'histoire des deux personnages est très agréable à suivre, on revit des anecdotes historiques liées au contexte et on découvre aussi ce qu'il fallait faire pour pouvoir émettre et éviter les brouillages des camions gonio, ainsi que les traques de la police. Le tout est illustré par des dessins en noir et blanc du plus bel effet, et il est à noter qu'une fiction radio qui reprend le texte de la BD ainsi que des informations sur l'ouvrage sont disponibles en ligne à cette adresse : <http://interferences.radio-mega.com/>



Toujours dans les technologies liées à la musique, plongeons maintenant dans un documentaire dessiné sur les musiques électroniques : *Le Chant de la machine* (ed. Allia). Cette œuvre est le fruit du travail de David Blot, journaliste très actif dans le monde de la musique, pour les textes et de Matthias Cousin pour les dessins, malheureusement disparu peu après la parution du deuxième tome du chant de la machine. Cet ouvrage compile les deux tomes parus en 2000 et en 2002, le tout agrémenté d'une préface des Daft Punk, d'un texte de David Blot racontant la naissance et les coulisses du projet ainsi que de planches bonus (notamment un court récit à propos de New Order, passion commune des deux auteurs). Pour ce qui est de l'histoire principale, on redécouvre les différents lieux et genres de l'électro à travers des personnages fictifs ou de vrais acteurs de l'époque. Avec un dessin dans un style assez proche de Crumb, on peut ainsi revivre les débuts du disco, l'émergence de la musique house à Chicago, l'ambiance des différentes soirées ainsi que les contextes sociaux, et j'en passe. Le tout est tellement truffé de références et tellement complet qu'il serait difficile de tout mentionner dans cet article... Chaque chapitre est aussi agrémenté d'une playlist sélectionnée par les auteurs, à chaque fois d'une vingtaine de titres, et qui permet de s'imprégner au mieux de l'atmosphère des sujets abordés. Sans être un expert des musiques électroniques, je pense pouvoir affirmer que c'est un must-have pour tout amateur de l'électro ou pour un néophyte souhaitant s'y initier.



Terminons avec une autre intégrale, celle d'un manga incontournable qu'on ne peut que relier au Kill Bill de Quentin Tarantino : *Lady Snowblood* (Scénario de Kazuo Koike et dessin de Kazuo Kamimura ; ed. Kana). Cette histoire fleuve datant de 1972-1973 raconte une histoire très particulière de vengeance se déroulant à la fin du XIXe siècle au Japon. En effet, Lady Snowblood, de son vrai nom Yuki Kashima, est conçue par sa mère emprisonnée à vie dans le but qu'elle puisse accomplir à l'extérieur sa vengeance envers d'odieuses personnes l'ayant volée pour certaines et violée pour d'autres. Plus que de s'évertuer à uniquement accomplir ce pour quoi elle est née, elle va devenir une assassine réputée engagée par de nombreuses personnes pour faire le sale boulot. Parfois érotique, souvent philosophique, cette histoire haletante aux dessins sublimes se dévore d'une traite malgré ses 1400 pages. Les personnages sont très attachants pour certains, détestables pour d'autres mais jamais dénués de caractère. Comme dans Kill Bill mais cette fois-ci sur des images fixes, l'impression de mouvement des combats est bluffante ainsi que leurs chorégraphies. Le récit dessiné est augmenté d'une postface brève mais intéressante revenant sur la conception de l'ouvrage et l'analyse des différents chapitres, le tout donnant un volume complet et très bien présenté.



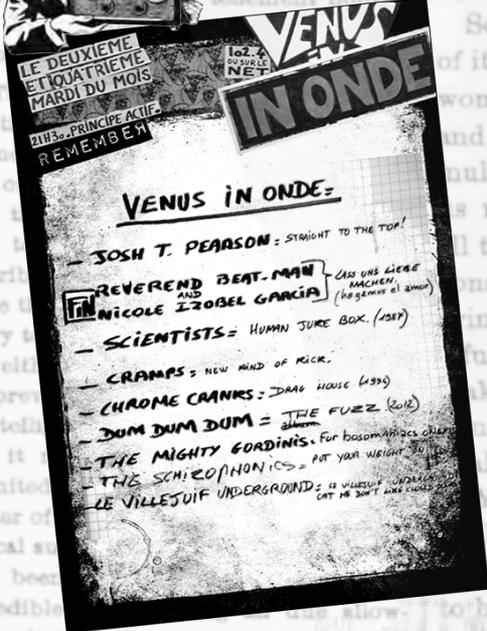
NEWS OF THE

L'actu des concerts et des medias



VENUS à la radio

Retrouvez les podcasts sur venus-in-onde.principeactif.net/



Les sacs Venus in Fuzz sont là : 7€ !

VENUS IN FUZZ PRESENTE



7 juillet 2018

Walken's Syndrome
Bar chez Chriss - Évreux

On se retrouve à la rentrée avec une nouvelle programmation qui décoiffe (foi de chauve!). Réservez déjà votre soirée du 8 décembre, ce sera de nouveau au Kubbb, avec un nouveau thème pour tous les groupes qui voudront bien s'y coller. Après Lux Lives et Punk Lives, une nouvelle déflagration sonore en perspective ! On vous dévoilera le thème sous peu, mais chut...

BAD NEWS

L'inventeur de la Fuzz, Glenn Snoddy, est décédé le 21 mai dernier. C'est lui qui a su recréer électroniquement le fameux son du break de basse sur Don't Worry de Marty Robbins, heureux accident technique pour nous, aficionados. Il lancera ainsi toute l'histoire !

et aussi

à Rouen

- Le 106 : A Place To Buy Strangers, 15 septembre. The Handsome Family, 5 octobre. Radio Birdman, 20 octobre.

Le 3 Pièces : The Acharis, 28 juillet.

à Paris

Mudhoney, Le Trabendo, 27 novembre.

Binic FOLKS BLOES Festival
LES 27, 28 & 29 JUILLET

Courrier

Nous avons reçu un petit message des Courettes :

Hi ViF! Thank you for having us! We had such a good time!!!
With FUZZ from us to YOU ♥
(We Are The Courettes, 2018)
Best, Flavia/Martin

Et suivez l'actu sur : venusinfuzz.com & [facebook.com/venusinfuzzasso](https://www.facebook.com/venusinfuzzasso)

La soluce... LE QUIZZ ROCK

Remplis toutes les cases avec le nom de ces figures du rock, apporte ton fanzine au prochain concert et gagne une entrée gratuite au prochain concert VENUS IN FUZZ !

LUX INTERIOR

POISON IVY

D. LABOÛSÉE

JOHN LYDON

J. LEE PIERCE

SIÂN JETT

CHASSIE HYDE

IAN CURTIS

GUESS WHO ?

ALAN VEGA

LOU REED



MORNING

